

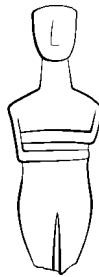
FRANÇOIS SOMMER

FRANÇOIS CHEMEL



FRANÇOIS SOMMER

UN TEMPS D'AVANCE



BUCHET ❁ CHASTEL

Malgré les démarches entreprises par l'éditeur, les ayants droit de certaines photographies n'ont pu être joints dans les délais de publication. L'éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.

L'auteur remercie toutes les personnes qui ont apporté leur témoignage sur François et Jacqueline Sommer, contribuant à faire vivre leur mémoire :

L'ancien président de la République Valéry Giscard d'Estaing, Claude d'Anthenaise, Claude Barba, Jacques Bouilhac, le Bâtonnier André Damien, Claude Dulong-Sainteny, Marie-France Garaud, François Henry, André-Jacques Hettier de Boislambert, François Junk, Roland de La Poype, Christian de Longevialle, Robert Poujade, Marie-Christine Prestat, Chantal de Quiqueran Beaujeu, François de Quiqueran Beaujeu, Geoffroy de Roquancourt, Jean Servat, Jean-François Sommer, Antoine Veil et Antonio Yébenes.

L'auteur exprime sa gratitude à la fondation François et Pierre Sommer et à son président, Paul Motte, à la fondation Adrienne et Pierre Sommer, et principalement à la fondation François Sommer – Maison de la Chasse et de la Nature : son président d'honneur Christian de Longevialle, son président actuel, Philippe Dulac, son directeur général, Yves d'Hérouville et son responsable de la communication, Jacques Dubois. Un merci tout particulier à Vladimir Trouplin, conservateur du Musée de l'ordre de la Libération, au Service historique de la Défense, à Sébastien Boissenot pour toutes les recherches qu'il a effectuées au sein du Fonds d'archives François et Jacqueline Sommer tout au long de l'année 2012, et à Bernard Troude qui a su exploiter la moindre piste quand la documentation faisait défaut.

La Fondation François Sommer et l'auteur s'associent pour rendre hommage à deux personnalités rencontrées au cours de ce travail et disparues entretemps : Roland de La Poype, compagnon de la Libération, héros de Normandie-Niemen et Jean Servat, membre du cabinet du premier ministre de la Protection de la Nature et pionnier de l'environnement et du développement durable.

Tombeau de François Sommer par André Malraux

Lorsque l'hôtel de Guénégaud devint la Maison de la Nature, mon amicale allocution dit à François Sommer : « Il y a longtemps que l'on vous trouve quand il s'agit de courage ou de solidarité. Je vous retrouve donc aujourd'hui sans surprise, mais non sans admirer le défi que portait ce que vous avez tenté. » Car on rencontre rarement une énergie opiniâtre (qui eût la bonne grâce de ne se montrer que sous le masque de la patience) au service apparent du passé : l'énergie semble toujours au service de l'avenir...

Devant une œuvre aussi harmonieuse que la Maison de la Chasse, on ne songe guère à la patience ; plutôt à un sortilège architectural et cynégétique, à quelque Diane magicienne dont la baguette tire, du décor espagnol de la place des Vosges, la perfection de Mansart. L'harmonie semble aisément se créer elle-même, à la manière des cristaux. Et pourtant ! Nous savons à quels prédécesseurs succède cet ordre insaisissable et souverain, comme le parc de Versailles succède à la forêt. La forêt, ici, avait reparu sous la forme d'une étrange et parfois touchante invasion : l'artisanat, les petites entreprises du XIX^e siècle avaient brisé les

perspectives, morcelé les galeries, accroché leurs enseignes au décor de la façade comme la Grèce suspendait au décor de ses temples les boucliers des vaincus.

Pour retrouver le chef-d'œuvre sous la lithographie balzacienne qui le recouvrait de ses petites figures et de ses lettres énormes, l'œuvre de François et de Jacqueline Sommer eut, elle aussi, quelque chose de balzacien. On avait d'abord voulu détruire l'hôtel de Guénégaud ; je m'y étais opposé. La ville de Paris l'avait acquis (trois ans plus tard !) et confié à François et Jacqueline Sommer en 1964. Les obstacles administratifs se succédèrent, les concours aussi. Le célèbre escalier « à trompe » fut sauvé de justesse, des paliers et l'escalier Louis XVI rétablis, un jardin à la française dessiné. Il fallut trouver des planchers anciens, des vitres anciennes. J'en passe... Mais Madame Sommer vint s'établir sous les toits, les travaux furent conduits sans désemparer. La restauration s'acheva. Le travail, lui, ne s'achevait pas : il commençait.

Car François Sommer n'avait pas entrepris la restauration d'un hôtel, fût-il de Mansart : il avait entrepris la création de la Maison de la Chasse. C'est ici que l'avenir annexe un admirable passé.

L'édifice achevé, disait-on, il suffisait d'y faire entrer les meubles. C'était oublier qu'il ne s'agissait point de meubles, ni même d'accrocher des tableaux. Cette Maison a une âme, que l'hôtel de Guénégaud n'avait pas. Et il fallut un singulier talent, pour accorder à une architecture merveilleusement citadine la musique si peu citadine de la chasse et de la nature. Cette Fondation abrite un cercle et un musée, mais n'est pas seulement un cercle, pas seulement un musée. Ses

tableaux, comme la chasse elle-même, conjuguent la vie et la mort, en son domaine libre de la vie comme de la mort. Une nature fantastique tourbillonne au cours des siècles derrière une chasse éternelle ; au cours des mêmes siècles, l'ingéniosité humaine élabore patiemment les armes.

Cette nature insoumise aux arbres (ce sont les arbres, qui sont soumis à la chasse), ces armes insoumises à leur fonction, s'unissent en une subtile féerie, car ces arquebuses, dès que les fusils les détrônent, se transforment ici en sculptures abstraites. Voyez le fusil à canon ondulé « pour tirer dans les coins », les fusils à canon triangulaire et à canon carré...

Une autre galerie pourrait rassembler les offrandes que métamorphose ce menu temple de Diane? Encore ne pourrait-elle être moderne. Aucun Le Corbusier ne délivrerait ces objets et ces images de ce qui fut leur réalité. La Maison de la Chasse n'expose pas une histoire de l'armurerie. Pour soumettre tout ce qu'elle possède à sa mystérieuse unité, elle avait besoin du passé. Ses objets délivrés de leur temps par le philtre de ce qui unit en nous la chasse et la nature ne peuvent pas devenir tout à fait du nôtre. La féerie apporte son propre temps. Un enfant perspicace m'a dit : « Et pis, alors, les fées sont arrivées, avec les robes de leur époque... »

François et Jacqueline Sommer ont réussi à donner les robes de féerie – d'une féerie qu'ils avaient créée – à des tableaux, à des objets, nus avant de les avoir rencontrés. On sait que François Sommer a donné bien d'autres choses... Celles-ci sont les fleurs de son tombeau.

Peut-être fallait-il ces voyages, toutes ces chasses, l'amour des bêtes sauvages, celui de « la vie naturelle sauvage », celui

du Tchad, celui de la chasse photographique, celui des armes anciennes et celui d'une famille particulière d'œuvres d'art, celui des masques africains et des flèches préhistoriques, pour que l'on pût regarder un jour quatre tableaux de Chardin dans un lieu où ils appartiennent à un monde autre que celui du musée, et où des chasses enchantées deviennent rivales de la peinture.

Mais sur cet enchantement, le rideau ne tombe pas encore. Il y eut une cour des Miracles (avec, j'espère, des marchands d'automates : j'ai vu un chat mécanique errer dans le couloir d'une demeure que je voulais faire acheter par l'État). Il exista, donc, une cour des Miracles, et il existe un hôtel hanté de Mansart.

Dans les limbes où le fantastique se mêle à l'irréel, et où la magicienne appelle l'Oiseau des Contes, cet hôtel appelait l'un des lieux les plus hantés de France, Chambord où Chateaubriand regarda s'éteindre son grand secret de mélancolie sur les biches furtives et les roseaux de la mort. Chambord, son peuple de cheminées ensorcelées de salamandres, ses ombres errantes. La gratitude des dieux dispose de plus nobles trophées que celle des hommes : Diane reconnaissante a fait confier à la Maison de la Chasse et de la Nature le second étage du château.

Jacqueline Sommer reprendra le sortilège de Guénégaud. Et François Sommer, avec un sourire timide et distrait, regardera sa féerie née dans la cour des Miracles, bénie de fenêtre en fenêtre par le soleil couchant qui faisait peur au maréchal de Saxe, tout le long d'un des plus illustres palais – jusqu'à ce que monte la grande nuit funèbre.

François Sommer tel que je l'ai connu par Maurice Genevoix, de l'Académie française

Le légitime hommage qui doit être rendu à François Sommer ne peut l'être, l'amitié même y étant pleinement engagée, que par une suite d'approches diverses, et dont chacune porte avec elle sa propre justification. Je le sens d'autant plus vivement qu'un des traits les plus évidents d'une personnalité si riche, si sensible et si forte, je le vois dans une lucidité instinctive, si naturelle et si pénétrante qu'elle devrait entraîner un tel homme non certes vers le refus, mais vers un retrait pareillement instinctif, une pudeur virile et comme une sauvagerie où la générosité la plus vive se confond paradoxalement avec la modestie la plus vraie.

L'amitié qui m'a lié à lui n'a jamais comporté qu'un regret : celui que la destinée ne me l'ait pas donnée plus tôt. Mais les vraies amitiés n'ont pas d'âge. Aussi bien les plus émouvantes gardent-elles une part d'inconnu, une marge de découverte inépuisablement renouvelée, en accord avec le mouvement même de la vie. D'autres diront ici l'homme d'action, le grand patron, le patriote et le soldat : autant de témoignages, assurément, qui donneront à mesurer mieux, dans leur diversité manifeste et leur unité profonde, ses dons

de sympathie, son attention scrupuleuse à autrui, son désintéressement, sa bravoure, son admirable fermeté morale. Ce que je voudrais dire, témérairement peut-être, c'est l'accord chaleureux auquel je faisais allusion.

François Sommer était de ces hommes, rares et de plus en plus rares, qui ne se départent jamais de leur liberté essentielle, parce que justement cette liberté intérieure et secrète est d'abord un consentement. Peut-être s'agit-il là, originellement, d'un don d'enfance presque universellement partagé, mais trop vite et trop généralement perdu ; plus vite encore et plus généralement dans les sociétés d'aujourd'hui. Le gréganisme, les carcans administratifs, les mass media, leur contagion instantanée précipitent une évolution dont on commence à s'apercevoir qu'elle est un appauvrissement. Servitudes, alignements, habitudes insidieusement acquises des réflexes conditionnés, autant d'atteintes à la liberté intérieure qui sauvegarde l'individu et qui assure sa dignité.

Mais où vais-je m'égarer, si toutefois c'est là m'égarer ? Je pense que non. Je reste avec François Sommer. Ce don d'enfance toujours précaire, toujours menacé, même avant nos réformateurs en mal de caporaliser la « créativité » enfantine, il avait su le préserver en lui. Homme social, animé d'un esprit civique exemplaire, il n'a jamais marchandé sa peine, éludé ses responsabilités. Mais cette conscience et cette loyauté, pleines et entières, engagées à fond, n'ont jamais compromis cette disponibilité intérieure où l'homme libre se reconnaît.

Je ne crois pas – et c'est ici peut-être que je vais me montrer téméraire –, je ne crois pas qu'il s'agisse jamais, le

moins du monde, d'une sorte de dualité. Je crois qu'il s'agit du contraire : le voyageur, le fervent de la jungle africaine et de la forêt ardennaise, le passionné chasseur d'images, l'industriel chef d'entreprise, le mécène de l'hôtel Guénégaud, l'admirateur d'Oudry et de Chardin, c'est le même homme, le même vivant accordé au monde, j'oserai écrire sans ombre de paradoxe : le même poète.

Peut-être cela est-il dû à un fonds d'énergie invincible que les épreuves librement acceptées, affrontées ne devaient jamais entamer. Ainsi a-t-il pu mériter de rester le grand vivant que nous avons connu et aimé. J'ai bien dit « mériter ». Car il n'est pas question ici de privilège, mais de maintenance, et quelquefois de reconquête. C'est pourquoi la ligne de cette vie prend à mes yeux une valeur singulière, et dont je crois qu'elle sera durable : la mort n'interrompt pas la mission des intercesseurs et le bienfait de leur exemple.

Maurice Genevoix, avril 1973

« François Sommer, compagnon de la Libération. A cherché à développer l'esprit social chez les hommes et s'est consacré à la mise en valeur de la Nature vivante et sauvage. »

Épitaphe de François Sommer,
rédigée par ses soins.

Introduction

François et Jacqueline Sommer, toujours un temps d'avance

La brousse est un terrain de vérité où l'on ne peut rien dissimuler de soi-même¹...

Jacqueline et François Sommer

Les odeurs et les bruits d'atelier accompagnent la naissance, ce 25 décembre 1904, de Noël Pierre François Sommer, premier enfant du couple formé par Roger Sommer et Jeanne Debenath. Son histoire prend racine dans ce XIX^e siècle, période de toutes les ardeurs industrielles, dans les Ardennes françaises, aux confins d'une région au climat particulièrement rude. Impossible de raconter François Sommer sans évoquer la forêt ardennaise et la Meuse. Ce courant d'eau calme, ce « fleuve industriel », mais aussi ce « fleuve tragique », fut le parcours privilégié des invasions et des rivalités nationales. Pour François, Mouzon, sa commune natale, la rivière et la forêt forment un triptyque indispensable à son équilibre personnel, une base arrière où il viendra se ressourcer chaque fin de semaine, avec la régularité d'un métronome, tout au long de sa vie.

Les premiers chapitres font découvrir une famille dont François reste l'un des représentants les plus illustres, aux côtés de son père Roger, aviateur et inventeur aux multiples talents, qui fut indéniablement un modèle pour celui auquel

1. Jacqueline et François Sommer, *Le Safari la gâchette*, (1956), Paris, Montbel, 2005, p. 10.

nous consacrons cette biographie. Des deux autres fils, Raymond et Pierre, nous retiendrons que le premier a été un coureur automobile internationalement connu, tué en course à l'âge de quarante-quatre ans; et que le second, Pierre, cadet de la fratrie, a fait carrière dans l'entreprise familiale. Pierre et François, aux parcours si proches mais aux caractères si différents, compagnons de jeux dans l'enfance, sont devenus adversaires irréconciliables une fois l'aîné aux commandes de l'entreprise, en dépit de leurs passions communes – la chasse, l'Afrique – et de leurs engagements respectifs dans les mouvements de la Résistance. Nous ferons également connaissance avec le dernier enfant (naturel) de Roger Sommer, lequel, une fois veuf, avait pris pour compagne une certaine Jeanne Petitjean. L'enfant né de leur union en 1944 se prénomme Jean-François. Malgré tous ses efforts, celui-ci n'a jamais réussi à rencontrer ses demi-frères, à l'exception de Raymond qui s'était pris d'affection pour ce « petit Jean ». Bien que son témoignage soit teinté d'amertume à l'encontre de Pierre et de François, sa contribution est précieuse dans la mesure où elle nous relie directement à Roger, mort en 1965. Hormis cette surprise, nous ne saurons rien ou presque des relations au sein de cette famille. La faute en est à un incendie au siège parisien de l'entreprise, 2 rue Paul-Cézanne, au cours duquel des archives de l'entreprise et sans doute des documents personnels ont été réduits en cendres. La raison en est aussi l'éducation. Dans les familles bourgeoises, il est indécent de parler de soi et encore plus des autres. François lui-même prend soin d'effacer des traces de son passé. « Il y a six mois, écrit-il le 26 octobre 1954, j'ai brûlé toute la dernière documentation qui me restait... » C'est un trait de caractère que nous découvrons très tôt chez lui : l'homme est résolument tourné vers le présent et l'avenir – l'action,

les projets, *toujours un temps d'avance* – laissant à d'autres le soin d'entretenir la mémoire ou la légende. Au fil du récit, nous tenterons de comprendre d'où lui vient ce caractère trempé, cette âme d'aventurier qui n'aime rien tant que prendre les chemins de traverse, aller à contre-courant et tracer son propre sillon. Le jeune François fait montre d'un esprit indépendant, préférant aux quatre murs de l'école les pérégrinations en forêt d'Argonne et de Bel-Val, la compagnie de Léon Minette¹ à Spa, des gardes-chasses ou encore des braconniers pour se former à la nature et aux animaux. François Sommer fait ses « classes » et ses apprentissages dans les forêts et sur les chemins des vallons ardennais. Initié par son père, il chasse, et ce loisir devient pour lui « une manière de vivre² », un moyen de s'intégrer dans une nature méconnue, d'en connaître la faune et la végétation, et donc de l'aimer entièrement. C'est là, dans les bois de Meuse, à Beaumont, à Bel-Val, qu'ont été réalisées ses premières observations, prémices de sa conception d'une chasse régulée, respectueuse des équilibres, qu'il défendra des années après, et jusqu'à sa mort, auprès des instances représentatives et des plus hautes autorités de l'État. « Son activité, écrit Claude Hettier de Boislambert, devait aboutir à l'acceptation du plan de chasse dans de nombreux départements, à la création du Conseil national et de l'Office

1. Léon Minette travaille sur un enclos qui est un parc expérimental établi vers 1934-1935 à côté de la ville d'eaux belge de Spa. Pendant dix années, dans cet enclos garni de palissades grillagées sur une trentaine d'hectares, il défend ces « pensionnaires », ainsi que durant toute la guerre, quand en 1944 l'armée américaine, gagnant du terrain contre les Allemands, fait une « tuerie » sur les animaux protégés, dont vingt-quatre cerfs et biches, animaux venus spontanément au grillage, étant habitués aux bruits des moteurs. Voir François Sommer, *La Chasse imaginaire*, Paris, Robert Laffont, 1969, p. 134.

2. Voir Claude Hettier de Boislambert, « Chasser, c'est une manière de vivre », hommage à François Sommer, 1973.

national de la chasse qui lui est certainement en grande partie due¹. » Lors d'une conférence donnée devant les membres du Club la « Maison de la Chasse et de la Nature »², François Sommer anticipe sur le discours que tiendront quelques années plus tard les écologistes : « Aujourd'hui, l'effort à fournir est à l'inverse : avant, on voulait chasser, tuer ; maintenant, il faut surtout beaucoup regarder, admirer, conserver. »

Si la chasse et la nature sont le fil conducteur de son existence – sa raison de vivre, tant l'une et l'autre sous-tendent ses réflexions et ses activités –, l'entreprise familiale est le premier outil pour s'affirmer en tant que leader et futur chef d'entreprise. Ses débuts dans l'usine de feutre de Mouzon sont très discrets. Diplôme d'ingénieur électricien en poche³, il vient officiellement « seconder » Roger en 1925. Il n'a que vingt et un ans. Et, tandis que Pierre, bachelier à seize ans, apprend à sa propre demande le métier de feutrier, en passant d'atelier en atelier, François est envoyé par son père en Afrique, aux commandes de son avion, à la recherche de nouveaux approvisionnements en laine. Ses classes, il les fait sans nul doute aussi sur le terrain, dans l'usine, où il croise Pierre, mais également à Paris, rue Paul-Cézanne, où son père a installé le siège de l'entreprise, naviguant toujours, comme le fera François après lui, du lundi au vendredi entre sa résidence parisienne et son bureau, et du vendredi au dimanche à Mouzon, entre « La Gravière⁴ »

1. *Ibid.*

2. Conférence du 2 octobre 1968 au Club la « Maison de la Chasse et de la Nature ».

3. Mention manuscrite dans différents *bulletins individuels de notes* – Livret militaire, armée de l'air, 1945.

4. « La Gravière » est une propriété de Roger Sommer, détruite en novembre 1918 et reconstruite en 1925 dans un style alsacien, en gardant

INTRODUCTION

et l'usine. Dans le face-à-face tendu avec son frère, l'aîné prend l'ascendant. C'est lui qui donnera le cap au sortir de la guerre : reconstruire, inventer de nouveaux produits, déposer des brevets, développer la production, partir à la conquête des marchés étrangers, bref, passer de la PME familiale au stade de groupe industriel. Augmenter le chiffre d'affaires, c'est également le moyen d'acheter sa liberté, de poursuivre et de réaliser les projets qui lui tiennent à cœur, mais encore de peser sur le destin des hommes, d'innover au plan social, de défricher le terrain pour les politiques, plus particulièrement au service du général de Gaulle qu'il a rejoint à Londres, en 1943.

Démobilisé, c'est une seconde vie qui démarre pour le sous-lieutenant Sommer. À quarante ans, après avoir frôlé la mort à plusieurs reprises durant ses cinquante-trois vols de guerre dans le groupe de bombardement « Lorraine », s'être distingué au combat par son sang-froid et son esprit d'équipe, il revient auréolé de plusieurs distinctions : compagnon de la Libération¹, officier de la Légion d'honneur à titre militaire, croix de guerre 1939-1945 (sept citations), médaille de la Résistance et Distinguished Flying Cross américaine. Cette période a été un catalyseur ; François Sommer, inconnu avant-guerre, entre dans la lumière et entame sa vie publique. La seconde famille de François Sommer – la vraie² – se dessine en filigrane, au fil des documents : personnages exigeants, intelligents, au caractère entier, qu'ils soient ministres (André Malraux, Michel Maurice-Bokanowski, Robert Poujade), secrétaire général de la présidence de la

l'architecture initiale du rez-de-chaussée. Elle possède alors dix chambres. Pierre et Adrienne Sommer ont la jouissance de cette propriété jusqu'au décès de cette dernière en 2003.

1. Décret du 29 décembre 1944.

2. La vraie famille est celle des *compagnons de la Libération* dont Fourquet, Sainteny, Soufflet, Hettier de Bois Lambert...

République (Étienne Burin des Roziers), conseillers (Marie-France Garaud, Pierre Juillet), avocat (M^e René Floriot), les familles Rothschild et Roussel, côté finances, ou encore des personnages aussi différents et atypiques que le prince Bernhard des Pays-Bas et Hemingway¹.

Nous verrons comment François Sommer, qui n'a jamais eu d'ambition politique, va manœuvrer à sa façon, dans ce gotha de la République, pour faire aboutir ses idées sur la chasse et, un peu plus tard, actionner ses réseaux pour l'aider dans la création de sa fondation.

Cette seconde mi-temps, il la partagera avec sa troisième femme, Jacqueline Le Roy des Barres², journaliste, photographe, issue d'une longue lignée de médecins en Île-de-France et à l'ascendance maternelle catalane, rencontrée une première fois à Baden-Baden en 1945, qu'il épouse en 1949. Le temps des époux Sommer se partage entre leur appartement parisien, 67 quai d'Orsay³, les week-ends à Mouzon⁴, le domaine de Bel-Val à la conception duquel Jacqueline est associée dès 1948, les chasses en Afrique – au Tchad surtout où François crée une réserve de 100 000 hectares –, en Alaska et en Europe, ainsi que dans leurs propriétés : villas de Sainte-Maxime⁵ dans le Var et « La

1. F. Sommer rencontre pour la première fois le prince Bernhard des Pays-Bas en 1943 et Ernest Hemingway en 1937 au Tanganyika.

2. F Sommer a été marié deux fois auparavant : le 11 octobre 1932 avec Geneviève Chauvière et le 21 janvier 1939 avec Paule Darrigrand. Doc. *Les Fondateurs, repères biographiques*.

3. François vit au 6^e étage et Jacqueline au 4^e étage qui sera échangé avec le 5^e afin de créer un duplex, jamais réalisé.

4. Villa Sommer à Mouzon, photographiée en 2012 (voir cahier photos).

5. « La Nartelle », « Les Cactus » et « La Petitoune », situées derrière le front de mer au lieu-dit « La Nartelle », proviennent de la succession de Roger Sommer, incluses dans une SCI, « Le Cactus », avec la propriété voisine, « La Barbaresque », acquise par Jacqueline. Le tout sera légué à la fondation.

INTRODUCTION

Reposée » de Sonchamp¹. Ils mènent une vie de philanthropes, de mécènes et de collectionneurs, cotoyant des personnes aussi illustres que trois présidents de la République. La liste impressionnante des hommes d'État, ministres et acteurs privilégiés du grand patronat français, débarquant à Mouzon et à Bel-Val, témoigne d'une vie sociale et mondaine intense. Sans être piqué de politique, François Sommer est à l'écoute de son temps, de la société. L'ordonnance n° 59-126 du 7 janvier 1959, « tendant à favoriser l'association ou l'intéressement des travailleurs à l'entreprise », trouve un écho immédiat chez Sommer SA. En effet, François Sommer est en parfait accord avec le principe de la participation, l'une des idées centrales de la pensée gaulloise. Le contrat de « participation aux fruits de l'entreprise »² est fondé, d'une part sur l'« amélioration du rendement de l'entreprise » et d'autre part sur des « avantages concrets offerts aux salariés en fonction de cette amélioration ». Chez Sommer SA, la participation est instaurée au profit des cadres et des employés dès l'année 1960, puis étendue à tout le personnel de l'entreprise, l'année suivante. Au grand dam du patronat de l'époque, l'intéressement Sommer sera une réussite et un modèle.

François et Jacqueline resteront sans enfant. Dès 1959, ils envisagent de fonder à Paris une sorte de « musée-bibliothèque », « cercle pour les chasseurs », et, à terme, une fondation à laquelle s'attacherait leur nom. C'est le

1. « La Reposée », Sonchamp (Yvelines). Jacqueline Sommer demande en 1964 à Maxime Dupuy de trouver un terrain dans les Yvelines (alors Seine-et-Oise). Elle y fait bâtir une maison de gardien et une maison de maître de 200 m². Elle va se séparer de ce bien en 1973 qui ne finit par se vendre qu'en 1977.

2. François Sommer, *Au-delà du salaire, Participer*, Robert Laffont, Paris, 1968.

Postface

Un parcours étonnant

Il n'était pas parti pour marquer son époque. Des études très discrètes. Des allures de fils de famille un peu dilettante jusqu'à trente-cinq ans. Déjà une passion forte pour la nature et la chasse, sous un angle précurseur (souci de la gestion, invention du chasseur-protecteur), mais...

Ce qui l'a doté d'une conviction inébranlable dans ses entreprises et fait de lui une force en mouvement, c'est la guerre. Compagnon de la Libération, il fait partie de cette génération d'hommes qui, ayant choisi de combattre, sont passés au travers de mille périls, en sont ressortis vivants, et en ont gardé pour le reste de leur vie une foi et une énergie sans pareilles. Ils ont été l'une des locomotives de la France d'après-guerre. Ils ont joué un rôle majeur pendant les onze années où le général de Gaulle fut au pouvoir, de 1958 à 1969. Sommer, à sa façon – celle d'un marginal inspiré, visionnaire et farouchement déterminé –, a participé à l'écriture de cette page forte de notre histoire.

Le deuxième élément qui a aidé François Sommer à jouer le rôle qu'on lui connaît, c'est l'entreprise familiale. Fabriquer du feutre à Mouzon dans les Ardennes... Ce n'était

pas un empire industriel tel que ceux qu'avaient pu bâtir des Citroën ou des Renault ; c'était une de ces entreprises moyennes-grosses dont la France manque depuis longtemps alors qu'elles prospèrent ailleurs en Europe. Diriger une entreprise de cette taille – ses effectifs sont passés de moins de mille salariés à près de deux mille entre 1945 et 1960 – donnait certainement de l'assurance. Et des moyens ! Car les ressources que, faute de descendance, le couple Sommer décida de consacrer à sa fondation étaient tout sauf négligeables. Réhabiliter l'hôtel de Guénégaud, en partant d'une ruine, pour en faire l'écrin raffiné destiné à abriter un musée doté, pour commencer, d'une riche collection personnelle, et un club où se retrouveraient tous les amis, chasseurs ou non, n'était assurément pas à la portée de tous.

Sans doute aussi deux personnes ont-elles contribué à l'éclosion et à l'épanouissement de cette carrière singulière : le père et l'épouse. Le parcours du père n'a pas manqué de panache. Se prendre de passion, du fond des Ardennes, pour le vol du « plus lourd que l'air » au point de faire partie de la phalange historique des « merveilleux fous volants sur leurs drôles de machines », entreprendre ensuite de se diversifier dans la fabrication d'aéronefs, puis dans leur entretien, tout cela ne relevait pas d'une vision étriquée du monde ou d'une approche timorée de la vie. Roger Sommer aura certainement légué à son fils ces qualités de fond qui échappaient à l'ordinaire. Quant à sa femme, Jacqueline, elle eut en elle-même ce qu'il fallait de personnalité et d'allure pour seconder son mari dans une aventure hors norme, d'autant qu'elle partageait sans réserve son goût pour la chasse et la nature. Elle put ainsi l'assister efficacement dans le défi qu'il s'était assigné. La fondation fut vraiment, pour eux deux, l'enfant qu'ils n'avaient pas eu.

En définitive, le « cancre », comme il se désignait lui-même plaisamment dans son jeune âge, démontra au cours du reste de sa vie une palette de qualités qui en firent un des personnages en vue de son époque.

Visionnaire, il le fut dans les affaires comme en matière de chasse. Sans avoir été, à proprement parler, un génie, il a fait partie de cette catégorie de gens qui comprennent, avant les autres et mieux que les autres, ce qui doit évoluer dans le monde qui les entoure. L'entreprise familiale en recueillit les bienfaits, tant du point de vue industriel que du point de vue social. Quant à la chasse, François Sommer a certainement été en avance de plusieurs dizaines d'années sur les mentalités de son temps.

Ardent et décidé, il sut défendre ses idées avec une foi communicative et mener à terme chacun de ses projets comme un combat. C'était, comme disent les Américains, un *doer*, un homme qui a des idées, mais qui ne se contente pas de les énoncer en paroles et qui sait les concrétiser en réalités tangibles. Cette capacité, que certains pourraient être tentés d'assimiler aux talents de l'enchanteur Merlin, fut en fait le résultat d'une conviction personnelle profonde et d'une énergie inépuisable. Ses correspondances avec les autorités de l'État, qu'il s'acharne avec des fortunes diverses à faire aller dans le sens de ses projets, sont à cet égard très significatives. Il n'était pas dans sa nature de partir battu ni de se décourager facilement.

Il eut certainement un don de communication marqué. Était-ce lié au son de sa voix, aux mots qu'il savait employer, à un œil volontiers charmeur? Ceux qui ne l'ont pas connu ne peuvent que se perdre en conjectures. Mais les indices ne

permettent pas le doute : être adoré des gens simples travaillant dans les ateliers de Mouzon, devenir copain avec Hemingway rencontré au Kenya et venu chasser à Bel-Val, être l'ami de Pompidou, savoir se faire entendre du général de Gaulle, tout cela n'eut pas été possible sans une forme particulière de talent, susceptible d'être perçu et reconnu par les gens les plus divers.

Au bout du compte, François Sommer était surtout d'une nature généreuse. À l'inverse de ceux qui se replient volontiers dans le confort des méditations intérieures, il était foncièrement extraverti et désireux de faire avancer les choses. Sans se priver en quoi que ce soit des satisfactions personnelles que l'on peut attendre de la vie, il sut toujours s'investir dans la recherche du mieux au profit de tous.

Il ne se contenta pas de hanter la brousse en Afrique, il inspira et promut la création d'une réserve naturelle au Tchad. Capitaine d'industrie à la mode du XIX^e siècle, il sut stimuler et mettre en œuvre avec largesse « l'intéressement » et « la participation » – ses ouvriers recevant à ce titre certaines années jusqu'à l'équivalent de cinq mois et demi de salaire ! A-t-il trouvé dans la chasse et le contact avec la nature une grande partie de sa joie de vivre ? Il s'acharnera à faire évoluer l'organisation de la chasse en France – et y parviendra sur de nombreux points. Il crée pour finir une fondation qui perpétuera cet engagement au profit des générations venant après lui. En résumé, il savait savourer, mais il savait aussi impulser et donner sans compter de son temps et de son ardeur. Ce fut un épicurien actif.

Voilà quelques raisons pour lesquelles François Sommer appartient à la catégorie des hommes remarquables de son

POSTFACE

temps. Il mérite que son nom ne soit pas oublié. La fondation qu'il a imaginée, créée et bâtie y veille. Allant d'un pas alerte vers son cinquantenaire, elle jouit d'une santé à laquelle celui qu'il avait repéré et que Jacqueline choisit ensuite pour leur succéder – Christian de Longevialle – a contribué avec bonheur. C'est ainsi que l'objectif un peu fou de cette catégorie d'institutions – vivre pour l'éternité – peut rester durablement d'actualité.

Philippe Dulac,
président de la fondation Maison de la
Chasse et de la Nature – qu'il conviendra
peut-être d'appeler un jour « Fondation
François-Sommer ».

Table

« Tombeau de François Sommer », par André Malraux.....	9
« François Sommer tel que je l'ai connu », par Maurice Genevoix	13
Introduction – François et Jacqueline Sommer, toujours un temps d'avance.....	19
Une famille de pionniers.....	29
L'appel de la forêt.....	43
L'appel de la brousse	53
La guerre : à la vie, à la mort	67
Sommer SA : un sanglier dans le moteur!	91
Intéressement et participation : la « troisième voie »...	105
Chasse et politique : vingt ans de combat.....	115
L'invitation à la chasse.....	135
La chasse photographique	147
Une fondation, pour l'amour de la chasse et de la nature	159

Conclusion – Un message vivant	185
Postface – « Un parcours étonnant », par Philippe Dulac.....	193